

TRIBUNE DE GAUCHE

changer

L'ÉVOLUTION DES MOEURS MET-ELLE L'HOMME EN PÉRIL ?

POINTS DE VUE
DE MÉDECINS

Page 10 :
La grève des mineurs
britanniques,
ses causes,
son enjeu



**Il est rassurant
de se savoir bien assuré.**

Discutons-en entre nous.

winterthur
assurances

Toujours près de vous.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des
adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie
Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel
Mottu, Charles Piquet, Philippe Schweisguth,
Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Éditions, théâtre et films de
Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s.24. — .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. — .

Autres pays par voie normale : FF 90 ou

Fr.s.27. — . Par avion : FF 100 ou

Fr.s.30. — . Prix spécial étudiants,

lycéens : FF 40 ; Fr.s.15. — ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flan-
drin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou
par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755,
Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.
de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P.
000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la men-
tion « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tri-
bune de Caux », 387, chemin de la Côte
Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V
2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000
francs CFA (abonnement avion) ou 4 500
francs (par voie maritime) à « Changer » (68,
boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32
726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opé-
rer en définitive que par la transformation
des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hom-
mes apprennent à rechercher la volonté
divine, à respecter les valeurs morales et
à les rendre contagieuses. Tel est le che-
minement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant
d'établir un dialogue fécond là où règne
l'antagonisme, de guérir les hommes de
leurs préjugés et de leurs haines jusque
dans l'arène sociale et politique ou dans
les relations internationales. Telle se pré-
sente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis
plusieurs décennies par des personnes
animées par l'idéal chrétien, le Réarme-
ment moral se veut ouvert à des hommes
de toutes croyances dans un respect
mutuel et en vue d'un combat commun
pour un avenir meilleur.*

Les médecins sont parmi les premiers témoins de la crise des valeurs du monde actuel. Ils voient tous les jours, auprès de leurs patients, les effets de cette crise, même s'ils n'accordent pas tous la même importance aux causes psychologiques des maux dont souffre l'homme. Ils savent, avec le philosophe Jean Onimus, que les valeurs représentent « le terreau succulent où notre personnalité prend racine, d'où elle tire sa sève pour grandir droit ».

C'est pourquoi nous donnons tout d'abord la parole, dans ce numéro, au Dr Hassan Hathout, professeur d'obstétrique à la Faculté de médecine de l'université de Koweït. En sa qualité de gynéco-

logue, le Dr Hathout, qui est d'origine égyptienne, est bien placé pour faire retentir un cri d'alarme devant les agressions croissantes sur la vie humaine.

Nous reproduisons ci-dessous l'essentiel de l'exposé qu'il a fait lors du colloque sur la santé, tenu à Caux en juillet dernier. Si les convictions exprimées ici par le Dr Hathout devaient susciter, de la part de nos lecteurs, réponses et commentaires, nous en serions très heureux.

Nous publions d'autre part un aperçu des principales interventions du colloque de Caux sur la santé, portant principalement sur « les forces intérieures de guérison ». LA RÉDACTION

LA PROFESSION MÉDICALE ET LE RESPECT DE LA VIE

par le Dr Hassan Hathout

Notre monde est devenu si petit que tous ceux qui l'habitent sont, pour ainsi dire, passagers d'un même bateau. Que l'un d'eux, sous prétexte qu'il est propriétaire de son petit espace et qu'il est donc libre d'y faire comme bon lui semble, perce un trou dans la coque, le bâtiment tout entier sombrera et nous avec, si nous le lais-

sons agir à sa guise. Comment en sommes-nous arrivés au point où certains croient pouvoir détruire notre planète en toute liberté ? Nous en faisons chacun partie intégrante, c'est pourquoi nous devons nous défendre, nous et nos descendants.

Depuis le début de l'histoire, on a reconnu, en particulier le corps médical, le caractère sacré de la vie. Le Coran établit sans équivoque la valeur de la vie dans un passage qui suit le récit de Caïn tuant Abel : « A cause de ces faits, nous avons décrété que, désormais, chez les enfants d'Israël quiconque ôtera la vie à l'un de ses semblables sera traité comme s'il avait tué l'humanité tout entière — sauf en cas de crise nationale ou d'homicide involontaire. Quiconque sauvera la vie d'un de ses semblables sera traité comme s'il avait sauvé toute l'humanité. » L'idée est claire : la vie humaine a valeur absolue, valeur qui, si on la fait dépendre de contingences, devient une valeur au rabais.

A TRAVERS CHAMPS

APRÈS LA MOISSON...

Nous avons déjà dit un mot, dans notre numéro de mai, de ce joyeux agriculteur de notre région, amputé de son bras droit et qui cultive cependant seul, et allégrement, ses soixante hectares de terre. Nous sommes retournés le voir après la moisson. Il n'a naturellement pas battu les plus hauts records de l'année, réalisés dans les meilleures terres françaises. Cependant, avec 86 quintaux de moyenne en orge d'hiver et 90 en blé, il atteint quand même le triple de ce que son père aurait pu espérer récolter, en année favorable, il y a cinquante ans !

Nous lui avons demandé s'il estime avoir touché le plafond des rendements que permettent ses terres. Il s'est aussitôt exclamé : « Bien sûr que non ! Et je ne vais pas

m'arrêter de progresser ! Je ne vois pas pourquoi je n'atteindrais pas les cent quintaux... pour les dépasser ensuite. Pourquoi s'imaginer qu'on a atteint un maximum et qu'on n'a plus de progrès à faire ? On serait sûr de reculer, et dans la vie il faut toujours avancer !

— Mais êtes-vous sûr de gagner davantage en produisant un peu plus, mais sans doute en dépensant plus aussi en fertilisation, en semences et en traitements, pour un petit progrès de rendement ?

— Ça, m'a-t-il répliqué, je n'en suis pas sûr, mais ça m'est égal ! Je ne peux pas faire autrement... Qui n'avance pas recule et je ne peux pas m'empêcher de vouloir faire mieux chaque année... »

PHILIPPE SCHWEISGUTH

L'avortement à la carte

De nos jours, la vie de l'homme subit trois sortes d'attaques délibérées.

La première a pour cible la vie humaine dans sa phase utérine, alors que l'enfant est encore dans le sein de sa mère. J'ai été témoin de la progression de ces assauts. Je me souviens en particulier des congrès médicaux des années cinquante : on ne faisait allusion à l'avortement qu'à mots couverts et le président de séance intervenait tout de suite après pour dire que l'orateur avait exprimé son point de vue personnel et non l'opinion de tous. Cette situation ne dura pas.

J'ai vu s'intensifier le mouvement en faveur de l'avortement, je l'ai vu conquérir les esprits et envahir les corps législatifs. Lorsque la question fut l'objet de débats dans les parlements, la profession médicale ne fut jamais consultée. En 1967 en Grande-Bretagne, par exemple, lors de tels débats, le Collège royal d'obstétrique proposa qu'un groupe de médecins et de législateurs étudient en commun la question. Un député déclara que ni lui ni ses collègues n'avaient été élus pour écouter des techniciens, mais pour faire des lois. Et l'avortement fut légalisé.

Rares sont aujourd'hui les pays où il n'existe pas de législation sur l'avortement. On ne l'a autorisé d'abord que pour mettre fin à une grossesse qui mettait la vie de la mère en danger. Ce qui semble tout à fait logique, car la mort de la mère entraîne celle du fœtus. Les partisans de l'avortement ne s'arrêtèrent pas là et firent pression jusqu'à ce qu'ils obtiennent l'avortement « à la carte ».

La part de l'héritier

On dirait que « être parent » ne signifie plus rien à personne. En réalité, nous, les parents, ne sommes pas ceux qui « donnent la vie » à nos enfants, nous ne faisons que les accueillir, ils nous sont confiés. Je ne suis pas propriétaire de mon enfant, il m'est confié. Or, tout se passe comme si nous ne savions que tuer dès le moment où Dieu crée un être vivant et nous le confie. Nous le tuons, non pas pour sauver une vie, mais uniquement pour pouvoir agir à notre guise. J'ai vu des avortements pratiqués uniquement parce qu'une grossesse intempestive

aurait bouleversé des projets de vacances familiales.

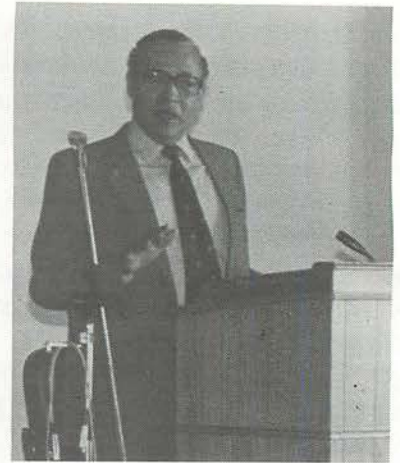
L'Islam, ma religion, interdit tout avortement parce qu'il considère que le fœtus *in utero* est une personne. Tant et si bien qu'il jouit de droits légaux. Par exemple, si le mari d'une femme enceinte meurt, le jour du partage d'héritage, une part sera mise de côté qui reviendra à l'enfant au jour de sa naissance. Si d'aventure cette femme met au monde des jumeaux, les héritiers sont tenus de prélever chacun sur leur part de quoi constituer un héritage au deuxième enfant...

Le second danger qui menace la vie humaine se cache derrière l'expression : abrégier les souffrances d'autrui. Il s'agit là de faire mourir non pas tant ceux qui ne sont pas désirés mais ceux dont la vie n'est que souffrance ou maladie, les incurables et les grabataires. Cette idée gagne peu à peu du terrain, exactement comme fit celle de l'avortement. Ses défenseurs se font entendre de plus en plus fort.

Le plus grave, c'est que les raisonnements avancés ne laissent plus aucune place à l'existence de Dieu.

J'ai voulu savoir ce qu'il était dit à ce sujet dans le Coran. Voici ce que notre prophète raconte : « Au temps de nos ancêtres, vivait un homme affligé d'un ulcère qui avait mis sa patience à bout. Il prit un couteau, se coupa le poignet et laissa couler son sang jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le Tout-Puissant déclara : *« Ma créature a hâté sa fin, je lui ferme mon paradis. »*

S'il n'existe aucune autorité divine, cela veut dire que l'autorité, c'est moi, tout imparfait que je sois. La mesure divine est constante, mais l'intelligence humaine est un outil imparfait, outil



Le Dr Hassan Hathout

qui sait son imperfection. Le fait que nous poursuivions nos recherches inlassablement est la preuve de nos limites. Comment donc puis-je m'en servir pour décider des questions cruciales, celles de faire vivre ou de faire mourir ? Celui qui donne la vie peut seul la retirer. Comme aucun membre de la profession médicale dont je fais partie n'est capable de créer la vie, aucun ne devrait avoir le droit de la retirer. Depuis l'origine de la médecine, le rôle de notre profession est de protéger la vie et d'en prendre soin.

Rendre des comptes

A quoi sert-il de maintenir en vie ceux qui souffrent — et même ceux qui ne souffrent pas — demande celui qui ne croit pas en Dieu. Je lui réponds que c'est précisément parce que je crois en Dieu que je considère comme responsable ma vie, mon corps, mon âme, mon argent et mon âge. En effet, lorsque je mourrai, je devrai en répondre exactement comme si je rendais les comptes de l'exercice de l'année passée. Imaginez que Dieu me dise après ma mort : « Je t'ai donné la vie, qu'en as-tu fait ? » et que je lui réponde : « J'y ai mis fin ». On comprend que le croyant ne puisse accepter l'idée d'euthanasie.

J'entrai un jour dans un institut d'études génétiques, On me parla d'une cliente dont la fille était née handicapée. Cette femme était si perturbée qu'elle avait même considéré le suicide. Une fois devant moi, elle me dit : « Expliquez-moi ce qui m'est arrivé. Je suis dans une impasse et c'est l'enfer. — Êtes-vous croyante ? fut ma première question. Et j'ajoutai : Quelle que soit votre réponse, notre entrevue



« L'Islam, ma religion, interdit tout avortement parce qu'il considère qu'un fœtus est une personne. »

continuera. » Elle était croyante. Croyait-elle à une vie après la mort ? Oui. « Après la mort, lui ai-je dit, nous aurons chacun en main une clé dont personne d'autre que nous ne pourra se servir pour entrer au paradis. Peut-être que cette clé, pour vous, c'est votre fille. » Elle y réfléchit longuement. Le lendemain matin, elle avait retrouvé la joie de vivre. Un mois plus tard, elle attendait un deuxième enfant, qui s'avéra parfaitement sain.

Venons-en au troisième danger qui menace la vie humaine. C'est un iceberg dont nous ne voyons pour l'instant que le haut. L'idée, pour l'essentiel, consiste à dire que la machine humaine, une fois sa durée productive épuisée, doit disparaître. Raison invoquée : les frais d'entretien de cette machine dépasseraient de loin son rendement. Où allons-nous ? Il est permis de se demander laquelle des deux formules suivantes stimule le plus la perpétuation de l'espèce humaine. Celle-ci : « Je donne le meilleur de moi-même et, quand mes capacités auront diminué, d'autres prendront soin de moi ». Ou celle-là : « Je donne le meilleur de moi-même aussi longtemps que possible et après on me tuera » ? Les êtres humains ne vivent-ils que pour satisfaire leurs besoins matériels et physiques ? Que deviendrait notre planète dans ce cas ?

Mères de substitution

Tournons-nous vers le domaine de la production humaine, notamment les inséminations artificielles réalisées grâce à des donneurs. D'abord c'est un coup sérieux porté aux recherches prophylactiques qui s'appuient sur les ascendants pour étudier les causes et la transmission des maladies. En bousculant la filiation par un paramètre inconnu, on empêche le progrès.

Deuxièmement, il se trouve que l'être humain est le seul qui tienne à connaître le passé et l'avenir. En particulier, il veut savoir qui est son père, sa mère et ses enfants. Chaque être, en effet, n'a-t-il pas le droit fondamental de savoir avec certitude qu'il est bien le fils de ses parents et que ses enfants sont bien les siens ?

Ce sont ces droits qui risquent de disparaître à cause d'une menace moderne : les mères de substitution. Une femme peut aujourd'hui porter un enfant issu de la fécondation d'un de ses ovocytes par le sperme d'un homme

autre que son mari ; elle peut aussi porter le tout jeune embryon issu d'un couple marié. Dans les deux cas, elle a signé un contrat par lequel elle s'engage à abandonner l'enfant à sa naissance, moyennant une somme fixée d'avance. Pour la première fois dans l'histoire, la maternité est le fait de deux femmes : l'une apporte un ovocyte, l'autre porte l'enfant. Une femme peut ainsi délibérément concevoir un enfant à la seule fin de l'abandonner dès sa naissance, finances à la clé. Être mère n'est plus du domaine des valeurs, cela se paie. La maternité engage-t-elle uniquement la femme qui porte l'enfant et le met au monde ? Cette femme est-elle seule à disposer de ce droit et à pouvoir le résilier ? L'enfant n'a-t-il pas le droit lui aussi d'avoir pour mère la femme qui l'a porté et mis au monde ?

L'espèce humaine est unique en son genre, dans le sens où les êtres humains que nous sommes possédons plus que des instincts. Nous reconnaissons des notions comme le bien et le mal. Dans la pratique, nous pouvons nous dire : « J'ai le droit de... ou : Je n'ai pas le droit de... J'ai envie de faire ceci, ma conscience m'en empêche. » La notion de maîtrise de soi intervient, celle-là même sur laquelle repose toute notre civilisation. Sans elle, l'homme serait un animal dangereux mû par ses seuls désirs de nourriture et de reproduction.

Elle est perdante

Ces derniers jours à Caux, nous avons parlé de la pratique de principes moraux comme médecine préventive. La question se pose souvent de savoir si le médecin a droit de faire appel à des principes moraux. Il y est encouragé par les publications médicales quand il s'agit de lutter contre le tabac, l'obésité ou l'absorption de sucre. Mais quand il s'agit de lutter contre la permissivité, on s'écrie : « Jamais ! »

J'ai visité un jour une clinique spécialisée dans le traitement des maladies vénériennes. Sur la première page des brochures distribuées par la direction, on pouvait lire ceci : « Ces maladies n'ont rien de honteux. Ne vous en faites pas. Si vous croyez en être atteint,



« L'enfant n'a-t-il pas le droit, lui aussi, d'avoir pour mère la femme qui l'a porté et mis au monde ? »

venez nous consulter ». Pour moi, ce genre de discours est à l'opposé d'une véritable prévention.

Tout le monde, même les incroyants, reconnaissent que les principes d'égalité, de liberté et de respect de soi supposent des exigences. Si on aime quelqu'un, on ne doit pas lui faire de mal. Si vous croyez au principe d'égalité, vous devez alors reconnaître que tout rapport entre deux personnes est source d'injustice dès lors que l'une des deux refuse la responsabilité des conséquences de leurs actes. Dans l'amour libre, par exemple, un homme et une femme vivent ensemble : il l'abandonne, elle est perdante ; si elle devient enceinte et recourt à l'avortement, elle est perdante ; qu'elle mette au monde un enfant sans père ou qu'elle l'abandonne pour qu'il soit adopté, elle reste toujours perdante. Dans chaque cas, il y a eu exploitation, donc injustice. La seule médecine véritablement préventive pour toutes ces situations, c'est l'obéissance à des principes moraux absolus.

Pour nous qui sommes dans les services de santé, il est essentiel que nous ne nous limitions pas à user de la seringue ou du bistouri, mais que notre préoccupation s'étende à l'être humain tout entier. Nous sommes à la croisée des chemins : ou bien nous retrouvons Dieu pour sauver l'espèce humaine, ou bien nous suivons le courant et l'humanité sans Dieu se détruira, et nous avec.

Caux : Colloque sur la santé

LES FORCES INTÉRIEURES DE GUÉRISON

Coopération entre les divers personnels médicaux et para-médicaux dans les hôpitaux, problèmes éthiques nouveaux se posant à la médecine à la suite des derniers progrès de la biologie et de la génétique, thérapeutiques nouvelles face à l'accroissement des maladies psychosomatiques, tels étaient quelques-uns des sujets abordés par les représentants des professions de santé venus du monde entier et rassemblés à Caux du 18 au 22 juillet.

Soins et sollicitude

Le mot qui est revenu le plus souvent sur les lèvres durant ces journées — la langue anglaise était la plus utilisée à ce moment-là à Caux — était le mot *care*, qui a la même étymologie que le terme français *charité* et qui évoque à la fois l'amour en tant que geste de sollicitude portant un individu vers un autre et les soins, tout simples ou très professionnalisés, que prodigue à un malade l'infirmière, l'aide-soignante, le brancardier ou le médecin. « Nous qui travaillons dans les services de santé, devait déclarer la Suédoise Elisabeth Hamrin, docteur en médecine et chargée de recherche sur la profession d'infirmière, sommes dans la position

privé de pouvoir servir les autres et, par-là, de donner à des individus, voire à des nations, une vie nouvelle. Les soins (*care*) que nous apportons doivent avoir pour résultat l'épanouissement de la personne dans le meilleur sens du mot. La participation du patient n'est pas forcément la méthode la plus facile, mais elle est à coup sûr la plus satisfaisante à long terme. Tous les professionnels de la santé ont besoin de faire davantage pour développer les forces intérieures de chaque individu, qu'il soit malade ou bien portant. »

Le docteur Hamrin a également souligné que les soins que prodigue une infirmière ne font pas seulement partie de son champ de compétence professionnelle, mais qu'ils doivent être au cœur même de la relation entre le malade et tous les personnels de santé auxquels il a à faire. Autrement dit, les soins ne doivent pas se limiter à ce que l'on fait *pour* le malade, mais relever de ce qui se fait *avec* lui.

La proie de forces contradictoires

Pour le docteur Reinhold Gromotka, chef du service de médecine

interne de l'hôpital régional de Neustadt/Waldnaab, en Allemagne fédérale, l'amour est un des meilleurs facteurs de guérison qui soit contre les forces contradictoires dont l'homme est constamment la proie : désir de puissance, de richesses, de jouissance, de la domination de l'autre, de l'exploitation du prochain et de la nature ; le besoin d'alcool et de drogue. A quoi s'ajoutent les conflits qui naissent de problèmes non résolus entre individus : problèmes conjugaux, différends parents-enfants, conflits professionnels.

Ces conflits non résolus s'inscrivent dans notre processus d'évaluation de nos actions et de nos intentions. L'homme constate alors combien il diverge des lois de la nature et des règles de conduite de la société humaine. D'où non seulement toutes les formes de névroses, mais aussi la plupart des maladies dites de civilisation. Selon le diagnostic de M. Gromotka, la maladie du monde, c'est la diminution du sens moral. Il devait même ajouter, citant un physiologiste de Heidelberg : « La société est saine si les rapports des êtres humains entre eux sont sains et elle est malade si les rapports entre hommes sont mauvais. »

Pourquoi ne pas retourner à l'école auprès des gens qui savent aider les autres, qui vivent dans l'oubli de soi, qui ont l'attitude du Bon Samaritain, c'est-à-dire les médecins et les soignants d'autrefois ? a-t-il demandé. Leur attitude vis-à-vis du malade, qui est pour eux un frère ou une sœur ; leur façon de lui faire savoir qu'il ont du temps pour lui, qu'ils sont disposés à bavarder ; même le contact physique, si important pour les malades inconscients ou semi-conscients : une main qui passe sur le front du malade ou qui essuie sa transpiration... Voilà ce qui caractérisait la force de guérison de ces hommes et de ces femmes.

Car celui qui marque ainsi soin et sollicitude à un autre en est lui-même changé au plus profond. L'amour nous rend à même d'être saisis par la souffrance de l'autre et, par le défi qu'est



« Les soins de l'infirmière ne font pas seulement partie de son champ de compétence professionnel, mais doivent être au cœur même de la relation malade-soignant. »



Le docteur Balthasar Staehelin, de Bâle, lors de son allocution : « La peur est la cause la plus fréquente des maladies mentales, névroses et dépressions. »

— Staehelin a constaté que de telles peurs jaillissent inévitablement à une époque comme la nôtre, avec sa vision du monde à dominante scientifique, donc surtout matérialiste et athée, où toutes choses sont évaluées en fonction de leur caractère éphémère.

Le diagnostic fondamental de cette maladie collective, devait-il poursuivre, est « l'incapacité du monde chrétien à trouver en Jésus-Christ une foi suffisante, une foi croissante ».

« Il faut à nouveau associer la psychothérapie et la révélation de la foi chrétienne, car l'esprit du Christ se trouve dans la psyché de chacun. Là est la force qui nous rendra la santé. »

D'où les propositions de thérapeutiques que le docteur Staehelin fait lors de nombreux colloques et séminaires, en équipe avec la pianiste Esther Erkel, et qui visent, par la prière et la recollection, à raviver la vie intérieure de l'individu.

La maîtrise de soi rejetée

De son côté, parlant des implications des progrès de la science qui ont permis la fabrication de la pillule contraceptive, le docteur John Lester, de Grande-Bretagne, s'est placé dans une perspective historique. « Les historiens ne verront peut-être pas notre siècle comme celui de l'ère atomique, mais comme celui de la pillule qui a ouvert la porte à la société permissive, a-t-il dit. La responsabilité d'avoir rejeté la maîtrise de soi-même reposera sur notre génération.

« Je me rappelle avoir lu dans les années soixante un article dans la presse britannique disant : « Nous sommes permissifs, mais nous restons hon-

nêtes et pacifiques et c'est ce qui compte le plus. » Quelques années plus tard, alors que des scandales politiques éclataient au grand jour, on pouvait lire : « On n'est peut-être pas honnêtes, mais au moins on n'est pas violents. » Cette année, nous avons vu la violence déferler sur les terrains de football et entre les piquets de grève des mineurs et les forces de l'ordre. La leçon que nous devons en tirer est que la moralité est indivisible. Si nous brisons la loi divine dans un domaine, nous préparons à court ou à long terme l'écroulement de toute la civilisation. Nous avons cherché à rendre la sexualité banale et nous avons en fait rendu la vie banale.

Transformer l'éthique même de la profession

« Après ce colloque sur la santé, le défi qui se présente à moi est le suivant. Le Réarmement moral m'a fait découvrir le Christ, mais ma profession de médecin me fait travailler dans un milieu athée et matérialiste, le principe de notre profession étant au mieux l'humanisme. Est-ce que je reste dans mon coin à essayer de transmettre à mes patients ma foi et les conseils qu'elle suscite en moi, ou bien dois-je entreprendre de transformer l'éthique même de la profession ? Est-ce que je me plains de ce qui se passe dans les sphères politiques ou est-ce que je m'efforce de changer complètement la base sur laquelle les décisions sont prises, quelle qu'en soit la portée ? Comme beaucoup de ceux qui ont pris part à ce colloque, a conclu le Dr Lester, j'ai décidé de relever ce défi. »

PHILIPPE LASSERRE

cette souffrance, nous donne la force de rester auprès de lui.

« Par l'amour, nous n'abolirons pas les conflits et la maladie, a conclu M. Gromotka, mais nous pouvons faire confiance à sa grande force de guérison. Alors nous pourrions guérir même là où cela ne paraît humainement plus possible. »

Se plaçant d'emblée dans une perspective chrétienne, le psychiatre suisse Balthasar Staehelin s'est attaqué au problème de la peur, qui est selon lui la cause la plus fréquente des maladies mentales, névroses et dépressions. Une peur rendant les gens « durs, agressifs, égoïstes, ramollis, désemparés », affectant toute leur attitude face à la vie.

Entretenir la confiance originelle

« Dès le moment où cette peur est admise au cœur de la vie intérieure, elle en chasse aussitôt la base même de la confiance, a ajouté le psychiatre suisse. Et, inversement, dès que règne dans notre cœur la confiance originelle et que celle-ci est entretenue consciemment et inconsciemment par une pratique quotidienne de recollection et par des exercices de renoncement et d'ascèse, elle se trouve protégée et renforcée. »

Après avoir évoqué toutes les formes que peut revêtir cette peur — peur d'être privé de sa raison d'être, d'être livré aux manipulations, peur de l'anéantissement dans l'anonymat, de l'effondrement de l'ordre établi, peur du vide de la vie et peur de la mort



« La participation du patient n'est pas la méthode la plus facile mais elle est la plus satisfaisante. »

Responsable du noviciat de son ordre, les missionnaires de La Salette, le Père Maurice Tochon s'est rendu à plusieurs reprises à Caux, le centre de rencontres du Réarmement moral, et il y a été reçu par quelques-uns de ceux qui en assument la charge en dehors des conférences. A l'issue de sa dernière visite, qu'il a faite en avril dernier avec un novice, il a adressé aux responsables de Caux une lettre dont nous publions ci-dessous, avec l'accord de l'auteur, de larges extraits. Nous avons en effet trouvé utile de livrer à nos lecteurs, à propos du message du Réarmement moral, la réflexion d'un homme d'Église dont la vocation est la réconciliation.

LA RÉDACTION

UNE JOURNÉE A CAUX

Impressions d'un prêtre français

Chers amis de Caux,

On ne fréquente pas Caux impunément. Même si on n'y reçoit pas le même choc, même si on n'y connaît pas le même bouleversement que Mme Irène Laure (1), une visite ne peut laisser indifférent ni identique.

Nous sommes venus parler de Frank Buchman. J'ai affirmé qu'il était un mystique authentique. J'ai senti un certain étonnement auprès de mes hôtes. Mais, à lire le livre *Le Secret de Frank Buchman* (2), je crois pouvoir l'affirmer encore. Un mystique n'est pas quelqu'un qui passe toute la journée quelque part entre la terre et le ciel ; ce n'est pas quelqu'un de privilégié par des visions ou des révélations particulières, sans prise avec la vie terrestre. En fait, tout baptisé a une vocation mystique : laisser le Christ faire grandir l'esprit du Royaume, de la manière unique et originale qui n'appartient qu'à chaque personne. Si Buchman avait toujours l'air d'être un « radar » orienté vers la Parole de Dieu et si sa qualité d'écoute et de jugement surprenait souvent, c'est bien parce qu'il laissait l'Esprit parler et agir à travers lui ; mieux encore, cette attitude particulière le poussait à travailler à la transformation des personnes et du monde. A voir sa frêle personne, on ne peut que repenser à cette forte parole de saint Paul, qui résume une grande partie de son expérience d'apôtre et de contemplatif : « Nous sommes des vases d'argile. Ce trésor, nous le portons en des vases d'argile pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous. »

Je reviens à notre discussion sur le contenu du mot *idéologie*. La définition qui m'en a été donnée contient, en gros, notre mot *idéal*, mais le dépasse : en effet, l'*idéologie* de Frank Buchman est opératoire, alors qu'un *idéal* reste peut-être plus en attente indéfinie de réalisation. Si je m'arrête sur le contenu de ce mot, c'est parce que, dans notre contexte français, il est en quelque sorte disqualifiant. Je suis frappé par le besoin et par l'exigence, très courante dans les discours théologiques ou culturels, de « se situer », de préciser « le lieu d'où l'on parle ». D'où quantité de précautions oratoires destinées à prévenir une disqualification du discours et de celui qui parle.

Audace humble et fidèle

C'est pourquoi il me semble important d'aller à la rencontre d'une autre valeur de ce mot, valeur positive, qualifiante. Ce n'est pas seulement par souci de disponibilité intellectuelle, mais parce que, au minimum, le contenu de ce mot me semble être, chez Frank Buchman, la traduction de son audace humble et fidèle à répondre à l'appel qu'il a entendu, appel pratique où l'expression « être utilisé » me semble caractéristique de l'action tout à la fois divine et humaine.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le contenu idéologique du refus de toute idéologie, dans certains milieux ecclésiaux, contre tout discours qui se veut « réconciliateur ». Je

(1) En 1947, la présence des premiers Allemands venus à Caux force Mme Laure, militante socialiste et personnalité de la Résistance dans le Midi de la France, à faire face à la haine qu'elle leur porte. Elle leur fait des excuses publiques. Depuis, elle consacre sa vie à la réconciliation entre les peuples par le Réarmement moral.

(2) Plon, 1961.

conclurai brièvement en disant que, peut-être, la rencontre de l'esprit de Caux m'a permis de discerner des éléments du « mal congénital français », qui rend si incertain et si difficile le travail de réconciliation.

Cette rencontre m'a aussi paru comme celle d'un « esprit » avec une « institution ». Vous avez rappelé que le Réarmement moral, et Caux en particulier, n'est pas une institution à proprement parler, mais « un esprit en mouvement ». Comme je le disais, nous sommes venus à Caux en tant que noviciat d'un institut religieux dont le charisme, la source, comme le but propre, est de travailler à la Réconciliation. Il me paraissait très important qu'un futur membre de notre congrégation découvre une autre manière de vivre la réconciliation, en l'occurrence dans une communauté laïque. L'esprit de Caux ne devient pas pour autant le modèle, ni la référence, car nous nous référons tous à l'Évangile et à la Parole de Dieu, la seule qui soit d'abord vivante, efficace, salutaire et réconci-liatrice. Il n'est pas non plus question, pour nous, de « récupérer » le Réarmement moral : ce serait manifestement abusif, trompeur et « inutilisable ». Je ne pense pas non plus qu'il faille faire de la publicité sans discernement dans les milieux où nous vivons : j'ai cru deviner que vous ne la souhaitiez pas. C'est plutôt une affaire de rayonnement. Connaître un peu, et un peu mieux chaque fois, l'intuition et le dynamisme originaux du Réarmement moral à travers ce que nous avons vu à Caux, nous conduirait mieux, je pense, à rendre grâce au Seigneur, qui travaille de manière si variée, qui déploie les richesses de sa grâce de manière inattendues... Très loin de toute idée de concurrence, il convient plutôt de découvrir et de reconnaître dans la joie « la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance ». (Éphésiens 3, 18-19.)

La liberté d'écoute

Ce qui m'a encore frappé, c'est la qualité assez spéciale de la « liberté d'esprit » que j'avais déjà perçue lors de ma première visite. Là encore, c'est quelque chose de difficilement exprimable. Pourtant, je pense devoir essayer de la cerner, ne serait-ce que pour pouvoir faire davantage attention moi-même. Ma position de « responsable de la formation » me conduit à tenir à un certain nombre de convictions, par rapport aux autorités, par rapport aux communautés anciennes, tout en étant à l'écoute de ce qui a été et de ce qui se prépare.

J'ai perçu davantage, en vous rencontrant tous, la liberté d'écoute aussi bien que la liberté de parole. Chez nous, être libre d'écouter, cela veut souvent dire : ne prendre que ce qui va dans le même sens, ou bien quelque chose dans le genre de : « Cause toujours, tu m'intéresses ». Or, à ce que j'ai cru comprendre, être libre d'écouter, c'est tenir son propre point de vue comme relatif de toute façon et se juger capable de recevoir et de faire fructifier en soi une parole très différente, hors des schémas usuels et des repères familiers. Dans une perspective humaniste, je dirais que cette attitude est un acte de foi en l'homme, tenu pour capable de l'« exode spirituel ». Mais cela va plus loin : il y a, je pense, une attitude profonde devant l'autre, attitude qui admet que l'autre puisse dire, à tout moment, une parole venant de Dieu. A ce moment-là, c'est un acte de foi dans le Fils de l'Homme. Dans cet esprit, la liberté de parole peut devenir témoignage dit, approfondi et redit des merveilles personnalisées de Dieu.

Devoir s'adapter à des formes d'esprit différentes de celles qu'on a toujours connues est un exercice nécessaire, même s'il est difficile et décapant.

Souplesse et réceptivité

Évidemment, dans toute cette longue réflexion, je reste dans un domaine assez intellectuel. Pourtant, je constate assez souvent les dégâts provoqués par des schémas intellectuels durcis, impossibles à remettre en cause. Je pense aussi que, dans les temps que nous vivons, travailler à garder un esprit souple et réceptif à d'autres formes d'expression, à d'autres mentalités, est un chemin pour éviter les différentes variétés du fanatisme. Et il existe, hélas, des fanatiques cléricaux... Ceux qui sont les plus organisés intellectuellement ne sont pas les moins redoutables.

Voilà donc les quatre aspects sur lesquels je tenais à revenir, autant pour mon évolution personnelle que pour garder une trace non superficielle de cette importante visite. J'y ai perçu la valeur communautaire des témoignages personnels et des « conversions » évoquées avec des aspects si différents. A titre personnel, je pense que cette rencontre à Caux va m'aider à approfondir la vie de notre communauté religieuse et à élargir notre réflexion et notre pratique de la Réconciliation, dans le cadre qui est le nôtre.

P. MAURICE TOCHON

Angleterre

LA GRÈVE DES MINEURS : SES CAUSES, SON ENJEU

Au moment où ce numéro est remis à l'imprimeur, la grève des mineurs britanniques en est à son septième mois. Même si une solution intervient maintenant, ce conflit aura profondément marqué les esprits par les violences et les divisions qu'il

aura suscitées, jusque dans les familles et les cités ouvrières. Un conflit d'une telle gravité a des racines qui plongent loin dans l'histoire. C'est ce qu'analyse ici notre correspondant de Londres, Gordon Wise.

Bien qu'un quart des puits de mine fonctionnent toujours, les mineurs britanniques sont maintenant en grève depuis plus de six mois. Pour garder la maîtrise des piquets de grève, le gouvernement a dû mettre sur pied un dispositif policier dont la facture s'élève déjà à plus de cent vingt millions de livres. Quant aux mineurs eux-mêmes, ils ont perdu jusqu'ici l'équivalent de 4 000 livres de salaire par tête, et 6 000 travailleurs ont été arrêtés pour avoir troublé l'ordre public. Voilà les données qui vont désormais enrichir les annales du mouvement ouvrier pour des décennies à venir.

« Une lutte titanique »

Dans ce conflit, qualifié par le Congrès des syndicats de « lutte titanique », les raisons qui, de part et d'autre, sont avancées pour justifier les positions prises sont parfaitement plausibles. La direction des Houillères (National Coal Board — N.C.B. — qui, « pour le compte du peuple », gère l'industrie minière depuis sa nationalisation par le gouvernement Attlee en 1945) refuse de gaspiller l'argent des contribuables en maintenant en activité des puits déficitaires.

La Fédération des mineurs (National Union of Mineworkers — N.U.M.) refuse la fermeture de puits pour toute raison autre que l'épuisement géologique. Elle estime que l'État doit subventionner les puits déficitaires plutôt que de les fermer. Une antipathie croissante s'est instaurée entre les Titans opposés dans ce conflit, Ian Macgregor, président du N.C.B., et Arthur Scargill, président de la Fédération des mineurs. Même en public, ils n'hésitent pas à se traiter mutuellement de menteurs, si ce n'est de termes encore plus grossiers, et chacun met en cause la stabilité mentale de son interlocuteur. La télévision nous a rendus tous témoins

des insultes qui traversent l'écran comme autant de boulets de canon.

Mais derrière ce conflit social, le plus grave depuis la grève générale de 1926, se profilent deux maladies endémiques. L'une est l'incompatibilité idéologique totale existant entre Scargill d'une part, communiste convaincu dans ses débuts, aujourd'hui apparemment sans carte du parti mais porteur d'une philosophie de style stalinien, et d'autre part l'entité « Thatcher - Macgregor - N.C.B. - gouvernement », avocats fervents de l'économie de marché. Scargill et son vice-président, Mick Macgahay, lui-même ouvertement communiste, préconisent le pouvoir du peuple sous leur propre férule. Pour eux, la cause des mineurs, c'est le chemin vers le pouvoir personnel. On ne peut trouver d'autre explication sensée à l'implacabilité de leurs prises de position.

Une infection chronique

Mais l'autre maladie est encore plus fondamentale. Il s'agit de l'infection appelée *guerre de classes*, dont le virus s'est développé tout au long des siècles, depuis l'ère féodale, dans l'organisme monarchique britannique et qui n'a jamais été guérie.

Le mouvement ouvrier britannique a mauvaise conscience à propos des mineurs. La prédominance initiale de la Grande-Bretagne sur le plan industriel s'est bâtie sur les dos courbés d'hommes, de femmes et d'enfants contraints à chercher leur gagne-pain dans les galeries de mine obscures, humides et parfois mortelles. Les mineurs ont été les premiers à s'organiser et ce sont eux qui ont été à l'origine du parti travailliste. Ainsi, quand s'agit des mineurs, quelle que soit la fragilité de leur cause, nombreux sont les militants syndicaux qui débraient, uniquement par sympathie. Je dis « nombreux », car aujourd'hui

tous les syndicalistes ne sont pas prêts à appuyer les mineurs. Scargill s'est attiré l'antipathie personnelle de beaucoup de ses « frères » du mouvement ouvrier. La télévision a mis en évidence la violence de ses commandos qui se sont ainsi discrédités. Le leader du parti travailliste, Neil Kinnock, après un silence qui a duré des mois, s'est enfin décidé à dénoncer ces violences lors du Congrès des syndicats.

La solidarité en question

La plupart des fédérations syndicales ont dû se faire une raison devant la contraction du marché et accepter pour le tissu industriel un traitement chirurgical nécessaire à la survie des patients, en l'occurrence leurs adhérents. Or, parmi les travailleurs, les mineurs ont eu la part belle. Aucun mineur victime de la fermeture d'un puits ne peut être licencié ou mis en pré-retraite sans son consentement. On lui offrira automatiquement soit un emploi dans un autre puits, soit une indemnité de retraite confortable.

Aussi les fédérations syndicales qui ont accepté les conséquences d'une économie fléchissante se trouvent-elles gênées d'apporter toute leur sympathie aux mineurs dont les souffrances, avant le conflit, ne pouvaient leur paraître que relatives. Les dockers ont été appelés à cesser le travail pour soutenir leur camarades mineurs, mais eux-mêmes sont partagés : les ports traditionnellement militants, comme celui de Liverpool, débraient pour un rien, et les ports modernes de containers, efficaces, mécanisés, comme Douvres ou Felixstowe, sont demeurés en activité. Les dockers qui ont refusé de s'associer à la grève, c'est-à-dire plus de la moitié des effectifs, ont estimé que le mouvement était plus politique que fondé sur des revendications à caractère social.

Malgré tout, le Congrès des syndicats s'est prononcé en faveur des mineurs et a interdit à ses adhérents de traverser leurs piquets de grève.

Bien que certains syndicats dits de droite, notamment dans les centrales électriques et les aciéries, aient refusé leur appui, le vote majoritaire a tranché en faveur des mineurs, même si leur cote n'a pas été rehaussée par le refus de leur Fédération de soumettre leurs prises de position à un vote à l'échelon national. Ainsi, on ne sait toujours pas ce que veut la majorité des mineurs.

En fin de compte, les dirigeants du mouvement ouvrier britannique, que ce soit au Congrès des syndicats ou à celui du parti travailliste, ont affirmé sans équivoque qu'un éventuel changement de régime ne pourrait procéder que du verdict des urnes, non d'une action de grève. En effet, plus le conflit s'éternise, plus les chefs du parti travailliste voient s'amenuiser leur audience nationale.

Même si le syndiqué de base ne se méprend pas sur l'ambiguïté de la cause des mineurs, son esprit reste voilé par le climat persistant de guerre de classes dans lequel baigne le pays. La ligne politique du gouvernement conservateur vise en priorité à réduire l'inflation : celle-ci a été ramenée à 5 ou 6 %, mais au prix d'un taux de chômage élevé et d'une réduction des prestations sociales. Ce que la classe moyenne nomme saine gestion apparaît aux yeux de la classe ouvrière comme un moyen de dépouiller les pauvres.

La rancœur et la foi

J'utilise le mot classe à dessein. La Grande-Bretagne a hérité d'un système féodal où le roi et les nobles avaient pouvoir de vie ou de mort sur leurs sujets. Progressivement, à force de luttes, les serfs ont pu s'affranchir. Par la suite, les gentilhommes et les propriétaires terriens ont souvent fait montre d'une attitude alliant bonté et paternalisme, au meilleur sens de ces termes. Mais la révolution industrielle, elle, a enrichi une minorité au détriment de la masse. C'est dans ce climat qu'est né le syndicalisme britannique, et la Fédération des mineurs, à la fin du siècle dernier, a engendré à son tour le parti travailliste. La rancœur qui a grossi dans les « usines sombres et sataniques » — pour citer les mots d'un poète — a

Un réel apport à la prospérité de la Grande-Bretagne.



filtré à travers toute la vie du prolétariat, passant de génération en génération.

La vie de Karl Marx et de Friedrich Engels a été intimement mêlée à celle de l'Angleterre. Le propre père d'Engels était propriétaire d'une usine textile à Manchester dont les profits ont contribué à financer son ami Marx. Ce dernier a rédigé *Le Capital* au British Museum. Sa tombe, à Hampstead, est un lieu de pèlerinage pour les dignitaires communistes du monde entier.

Devant la misère du prolétariat industriel britannique, Marx est allé jusqu'à prédire que le Royaume-Uni serait parmi les premiers pays à embrasser le communisme. Si cette prophétie ne s'est pas réalisée, on le doit probablement à l'héritage de foi auquel tiennent les Britanniques, et à l'impact auprès des ouvriers, mais aussi des capitaines d'industrie, de la « révolution pacifique » de John Wesley, fondateur du méthodisme. Il faut l'attribuer aussi au caractère foncièrement conservateur des Britanniques en qui Victor Hugo voyait un peuple de boutiquiers.

Admettre ses erreurs

George Orwell avait vu pour 1984 l'avènement d'une dictature de gauche. En réalité, on voit plutôt mûrir cette année la moisson de ce qu'a semé la société permissive des années soixante. Alcool, sexe et drogue ont été admis, banalisés ; la vie de famille a volé en éclats, préparant ainsi le terrain pour l'athéisme et la violence. Ne nous illu-

sionnons pas : cette évolution affecte aujourd'hui les piquets de grève, la police et jusqu'à la vie des villages miniers.

Le niveau de rémunération perçu par les mineurs, comme d'ailleurs par les dockers, les place, pourrait-on dire, dans la catégorie de la classe moyenne, si ce terme se réfère à des moyens financiers plutôt qu'à l'éducation ou à l'élégance du langage. Il n'empêche qu'il demeure très malaisé, pour un conservateur bon teint, de comprendre ce que *ressent* un simple ouvrier.

Si, au début du conflit, Mme Thatcher s'était avisée d'exprimer aux mineurs la reconnaissance de la nation pour l'apport réel qu'ils ont fait depuis un siècle à la prospérité du pays, cela eût pu détendre l'atmosphère. Dans le même esprit, un gouvernement peut se permettre d'admettre ses erreurs tout en tenant ferme sur ses principes. Or, il y a eu des erreurs. La direction des Houillères a certainement fait une erreur, à l'origine, en décidant la fermeture soudaine d'un puits du Yorkshire auquel on promettait peu de temps auparavant un sursis de cinq ans. La grève déclenchée alors dans ce puits a pu s'étendre ensuite au comté tout entier avant de gagner d'autres comtés. Au point où en sont les choses, reconnaître cette erreur initiale ne pourrait mettre fin au conflit. Un tel geste mériterait cependant d'être accompli. Si un acte injustifié sur le plan moral ne peut être justifié sur le plan politique, il est vrai aussi qu'un acte moralement juste ne peut se révéler de mauvaise politique.

GORDON WISE

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

UN APPEL LANCÉ PAR DES INDIENS

« Ne lisez pas ce qui suit si vous n'êtes pas inquiet quant à l'avenir de l'Inde. » Cette interjection commence une page publicitaire rédigée sous forme de manifeste par un certain nombre de personnalités indiennes engagées dans l'action du Réarmement moral. Ce texte a paru dans le quotidien *Indian Express* le 15 août, jour de la Fête nationale de l'Inde.

Sans que le conflit avec la communauté sikh soit expressément mentionné dans cette page, les signataires appellent les Indiens à briser la chaîne des haines et des violences qui risquent de se répercuter, pensent-ils, sur plusieurs générations.

Après avoir énuméré quelques initiatives prises par de simples citoyens pour mettre fin autour d'eux à la fraude, à la corruption, aux injustices et aux querelles entre groupes religieux, les auteurs proposent à leurs compatriotes de se joindre à leur démarche en signant, dans une série de onze engagements personnels, ceux qu'ils se sentent prêts à respecter. Nous en reproduisons ici quelques-uns :

— Si je suis impliqué dans une querelle, je chercherai ce qui est juste plutôt qu'à prouver mon bon droit.

— Si je me trouve en rup-

ture de relations avec quiconque, je m'efforcerai de provoquer la réconciliation sans attendre indéfiniment que l'autre fasse le premier pas.

— Je refuserai de m'engager sur le chemin de la revanche et ne me laisserai pas entraîner dans la violence par les actes irresponsables d'autrui.

— Pour un salaire normal, je fournirai une pleine journée de travail. Je donnerai un juste salaire à toute personne qui fournit une journée de travail normale.

— Je me refuse à maltraiter mes subordonnés, les personnes dont j'utilise les services ou qui sont à mon avis d'un rang social inférieur au mien.

— Je n'offrirai ni n'accepterai de dot.

— Je n'accepterai aucun pot-de-vin.

Suivent les noms de ceux qui se sont déjà engagés sur cette voie et qui représentent un vaste échantillon des régions de l'Inde et des secteurs de la vie nationale.

Nous espérons beaucoup pouvoir, dans un prochain numéro, rendre compte des effets que ce manifeste aura eus dans la population indienne.

LE CARDINAL KÖNIG A LONDRES

Deux événements à noter

pour ceux qui ont l'occasion d'aller à Londres ou rêvent de s'y rendre : le cardinal König, archevêque de Vienne, prendra la parole au théâtre Westminster lors d'une réunion publique organisée par le Réarmement moral le mardi 13 novembre à 19 h 45. Le cardinal parlera notamment de la situation de l'Europe de l'Est, qu'il connaît particulièrement bien.

Du 20 novembre au 12 janvier, le théâtre Westminster affichera une version scénique du livre de C.S. Lewis *The Lion, the Witch and the Wardrobe*, un conte pour enfants qui s'inscrit dans la tradition des productions de Noël du théâtre Westminster. Mis en scène par Richard Williams, connu notamment pour son adaptation du *Livre de la Jungle*, ce spectacle partira ensuite pour une tournée avant de revenir à Londres pour Noël 1985.

AU COMPTOIR SUISSE

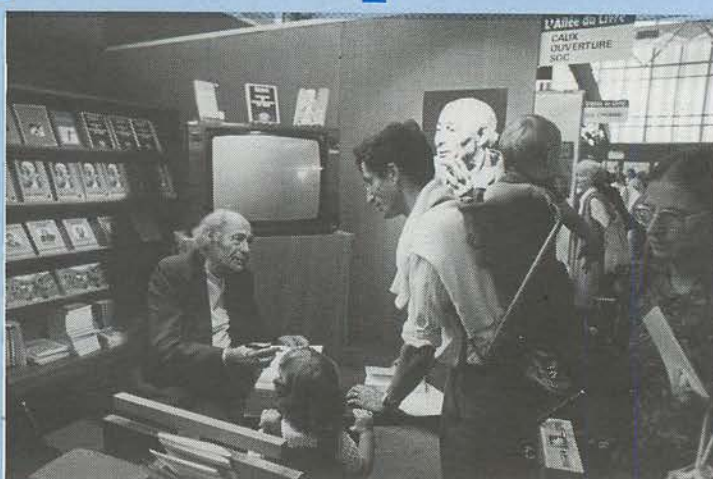
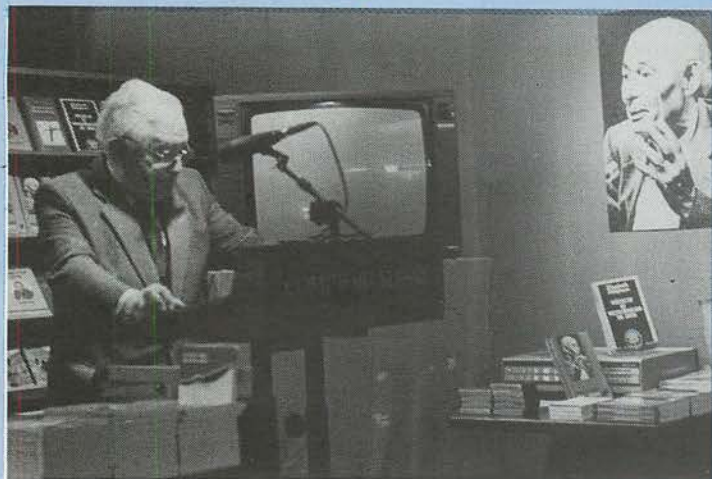
Une dizaine de volontaires se sont relayés pour assurer la permanence du stand que les Éditions de Caux ont partagé avec les Éditions Ouverture et du Soc pendant les quinze jours du Comptoir suisse à Lausanne. Cette année, l'allée du livre était inaugurée par M. Georges-André Chevallaz, ancien pré-

sident de la Confédération suisse (photo de gauche). Les Éditions de Caux présentaient le livre *Vivre à l'écoute*, du Dr Paul Tournier, que l'on voit à droite pendant une séance de signatures.

Ce livre a déjà fait l'objet de plusieurs articles de presse. Le mensuel des paroisses vaudoises, *Croire*, qui tire à 130 000 exemplaires, a publié en première page le chapitre intitulé « Force de l'écoute, force du silence ». Des extraits du livre ont été lus dans une émission du samedi matin à la Radio Suisse romande, et la station genevoise Radio-Cité a diffusé une interview de l'auteur. Au stand des Éditions de Caux, Ouverture et Soc, les ventes ont été presque le double de celles de l'année dernière.

Un enregistrement de la conférence que le Dr Tournier avait prononcée à Caux en août 1982 et qui constitue le chapitre 4 du livre *Vivre à l'écoute* est maintenant disponible sur cassette. On peut se le procurer à nos adresses pour le prix de 16 FS ou 60 FF.

PHOTOS : Channer : p. 12 ; Mayor : p. 14 ; MCB/BIT : p. 11 ; OMS : p. 4, 5, 6 et 7 ; Pignet p. 12 ; Spreng p. 4 et 7.



L'AVENIR DU LAOS ET DE SES VOISINS

Entretien avec M. Tianethone Chantharasy

Chargé d'affaires à Canberra, puis ambassadeur du Laos à la Nouvelle-Delhi, secrétaire d'État aux Affaires étrangères dans le gouvernement d'Union nationale à partir de 1974, M. Tianethone Chantharasy a choisi de s'exiler après la prise du pouvoir par le Pathet-Lao en 1975. Résidant en Australie, il est aujourd'hui secrétaire général du Front uni de libération nationale du Laos, organisme créé en juin 1981 à la demande des forces combattantes de la Résistance laotienne. Le Front s'est donné pour mission de travailler à la coopération des associations de Laotiens qui se sont constituées en France, aux États-Unis et dans bien d'autres pays. De passage à Paris, M. Chantharasy, qui était accompagné de son épouse, a bien voulu répondre aux questions de *Changer* sur la situation actuelle et les évolutions possibles au Laos.

Changer : Voilà bientôt dix ans que la situation a basculé dans votre pays. Cet état de fait est-il irréversible ?

Tianethone Chantharasy : Je ne le pense pas. Le fait que des troupes étrangères soient venues s'installer dans un pays crée une situation inadmissible.

Le peuple lao est connu de par le monde comme un peuple pacifique, doux, hospitalier. Il a su conserver son bon sens malgré tous les ouragans, et c'est cette force-là qui va contribuer à renverser la situation.

En 1975, beaucoup de Laotiens étaient las de la guerre. Ils ont pu se dire : « Voilà le changement ! La paix est enfin revenue. Tout le monde peut être content. » Or, voyez-vous, on peut mentir à un peuple une fois, mais pas deux. C'est pourquoi on constate un changement d'attitude des Laotiens à l'égard de la République socialiste du Vietnam.

A la population locale on avait promis une amélioration de ses conditions de vie. Depuis dix ans, elle a enduré souffrances et privations. Elle a vécu les arrestations arbitraires, les séparations au sein des familles. Les souffrances physiques sont dures, mais les souffrances spirituelles, elles, sont inacceptables.

Le Pathet-Lao lui-même, qui a colla-

boré avec Hanoï pendant trente ans pour parvenir à la prise du pouvoir, se rend compte aujourd'hui, c'est le cas du moins pour certains de ses dirigeants, qu'il a été trompé par Hanoï. Il y a même eu des cas de désertions d'unités du Pathet-Lao, lesquelles ont rejoint les forces de résistance, combattant contre les 60 000 soldats vietnamiens qui ont continué à occuper mon pays après neuf ans de prétendue paix. Voilà des facteurs qui militent en faveur d'un renversement de la situation.

— On n'a jamais vu, dans l'histoire, de pays communistes revenir à la démocratie. Est-ce une fatalité ?

— Je pense que les Cambodgiens et les Laotiens seront l'exception. La résistance cambodgienne a une chance de trouver une solution qui satisferait un jour tous les Cambodgiens, parce que les pays du monde, dans leur majorité, n'ont pas accepté l'occupation brutale du Cambodge. Une résolution des Nations Unies a d'ailleurs demandé le retrait des Vietnamiens. Les troupes vietnamiennes au Cambodge n'ont pu éliminer la résistance nationale. Ainsi, des points de vue militaire, diplomatique et politique, ce pays a une très grande possibilité de recouvrer son indépendance.

Or s'il y avait une solution politique au Cambodge, si les troupes vietnamiennes se retiraient, une situation nouvelle serait créée dans cette partie du monde. Peut-être que Hanoï se ferait plus accommodant, et vu les pressions diplomatiques qui s'exercent, la situation au Laos pourrait alors se trouver modifiée.

— On parle assez peu des pays d'Indochine en ce moment. Est-ce le signe que rien ne bouge ?

— On parle beaucoup du Cambodge. En ce qui concerne le Laos, il faut se rappeler que les journalistes n'y ont pas accès. C'est par les réfugiés que nous sommes au courant. En 1983, pour la première fois, un général de l'ancienne armée nationale lao s'est rendu à l'intérieur du pays pendant quatre mois avec des commandos. Il y est retourné cette année et y a rencontré les unités combattantes de la résistance, surtout dans le Nord. Le général

et ses hommes ont pu apporter chacun 35 kilos de médicaments. On leur a demandé : « Quand les anciens dirigeants viendront-ils libérer le pays ? »

— L'histoire semble montrer que les exilés qui tentent de renverser la situation dans leur pays ont beaucoup de mal à s'entendre. Est-ce le cas pour les Laotiens ?

— Lutter pour la reconquête de notre indépendance fait notre dignité. Nous avons perdu notre pays et nous ne l'en apprécions que davantage. C'est un sentiment qui fait l'union parmi les exilés. Il faut dire cependant que lorsque nous étions au Laos, il y avait déjà beaucoup de désunion. Hanoï a semé la division dans les trois pays et joue sur ces divisions.

Cette situation ne pouvait se guérir par la seule vertu du voyage que nous avons dû faire jusqu'à notre exil ! Mais il y a un grand espoir : nous voulons rentrer chez nous pour rebâtir un nouveau Laos sur une nouvelle base.

Signe encourageant, les différentes organisations de Laotiens créées à travers le monde se montrent désireuses de s'assembler, de trouver des solutions communes, de s'entraider.

Le Front uni de libération nationale du Laos, dont je fais partie, veut se mettre à l'écoute des sentiments de toutes les tendances sans exclusive. Nous devons trouver un dénominateur commun tout en laissant à chaque organisation son identité propre.

Il y a à ce sujet des éléments très positifs. Dans un instant, par exemple, je vais me rendre à un déjeuner au cours duquel les tendances laotiennes en France pourront s'exprimer. Cette unité est une nécessité. Si nous n'avons pas encore enregistré de succès assez probants, c'est que nous n'avons pas suffisamment changé le cœur des gens. Il faut en effet que nous revenions à la source des maux, c'est-à-dire aux faiblesses humaines. Nous devons savoir admettre que nous commettons des erreurs.

Or, dans le cadre des idées du Réarmement moral, plusieurs autres pays ont fait à ce sujet des expériences qui peuvent nous inspirer. Je pense notamment à l'indépendance du Maroc qui a pu se faire sans effusion de sang et au

travail accompli par Mme Irène Laure après la guerre pour le rapprochement de la France et de l'Allemagne.

Si d'autres pays ont su trouver de telles solutions, pourquoi le Viêt Nam et ses voisins n'arriveraient-ils pas à travailler en bonne intelligence ?

A la lumière de ces expériences, le centre du Réarmement moral, à Caux, peut à mon avis jouer un rôle dans la recherche d'une solution durable. Je ne parle pas de ces coalitions superficielles et éphémères, mais d'une solution durable, qui passe par le cœur des gens responsables.

C'est pourquoi nous sommes très reconnaissants aux responsables du Réarmement moral d'avoir ouvert les portes de Caux en novembre 1981 à nos dirigeants en exil pour qu'ils puissent se retrouver dans un esprit de compréhension et de recueillement. Quelquefois, malgré toute leur sagesse, les hommes ne trouvent pas les solutions qu'ils recherchent. Dans le recueillement, un facteur nouveau peut intervenir.

A la fin du mois d'août dernier, quatorze Laotiens sont montés à Caux en même temps qu'un représentant de la Thaïlande et que des Cambodgiens venus des régions libérées de leur pays. Ainsi ont été scellés entre nous les liens d'une compréhension plus profonde.

Ce que je retiens surtout de Caux, cette année, est la déclaration faite par le représentant de Sa Sainteté le Dalaï-lama, selon laquelle il s'est senti la mission de porter le message de Caux en Chine.

Nous espérons que tous ceux qui portent des responsabilités monteront à Caux pour trouver le secret de la réconciliation qui leur permettra de bâtir ensemble un nouveau Laos.

— Si jamais la situation du Laos venait à changer, serait-ce le retour au statu quo ante ou est-ce que ce serait différent ?

— De part et d'autre, nous avons beaucoup appris. Il y a eu dans le passé, chez les uns comme chez les autres, de bons et de mauvais côtés. Il nous faut miser sur les bons côtés des différentes tendances pour en dégager une idée directrice, car nous voulons tous la survie de notre peuple ; nous voulons trouver ensemble une solution qui nous permette de vivre en bons termes avec nos voisins.

Nous devons commencer par nous-mêmes et apprendre à nous dépasser nous-mêmes au lieu de donner libre cours aux sentiments primitifs que sont



M. et Mme Tianethone Chantharasy

les haines et les jalousies. Le chemin sera très long, mais nous savons que nous avons des amis de par le monde qui soutiennent nos efforts.

— Comment voyez-vous à l'avenir les rapports entre le Laos, le Cambodge et le Viêt Nam ?

— Nos trois pays ont été connus autrefois comme l'Indochine française, que l'on assimilait facilement au seul Viêt Nam, alors que le Laos et le Cambodge ont leur culture et leur civilisation propres. Il y a beaucoup de sujets de querelles entre voisins. Le Cambodge et le Laos ont été dominés dans le passé par l'Annam comme par la Thaïlande. Au cours de l'histoire, nous avons été les victimes des luttes d'influence entre nos deux voisins. Il faut donc trouver une solution politique pour que le Cambodge et le Laos deviennent une zone tampon, car si nos pays se placent sous l'influence de l'un des deux voisins, l'autre deviendra nerveux quant à sa sécurité.

En ce qui concerne le Viêt Nam, il s'agit d'un peuple très fier et industriel. Il peut endurer les souffrances les plus dures. Il veut son indépendance. Mais il ne peut pas continuer par la force à créer des troubles dans d'autres pays. Il a besoin d'apports extérieurs. Or si le Viêt Nam est fier, à juste titre, de son indépendance, pourquoi les Laotiens et les Cambodgiens ne le seraient-ils pas ?

Enfin, le Sud-Est asiatique est tellement riche. Pourquoi ne pas en faire une oasis de paix et de prospérité ?

Les pays de l'A.S.E.A.N. (1) ont fait beaucoup de progrès dans les domaines économique et technologique comme pour leur coopération commerciale. Ils ont fait preuve d'une

(1) Association des nations de l'Asie du Sud-Est créée en 1967 et rassemblant l'Indonésie, la Malaisie, les Philippines, Singapour, la Thaïlande et Brunei.

grande cohésion. Je pense donc que l'A.S.E.A.N. devrait chercher à avancer des propositions pour une paix globale de cette région en tenant compte de l'intérêt supérieur des populations en cause.

Nous sommes très reconnaissants d'autre part aux dirigeants du Kampuchéa démocratique d'avoir évoqué le problème laotien auprès des dirigeants du monde et dans les instances internationales.

Nous déployons nous-mêmes des efforts dans le même sens. Le Parlement européen a passé une résolution demandant le retrait des troupes étrangères du Laos et préconisant la solution simultanée des problèmes du Cambodge et du Laos.

— Durant tout notre entretien, vous n'avez pas prononcé une seule fois le mot communisme. Pourquoi ?

— L'Asie a été le berceau de toutes les grandes religions du monde. Mais c'est l'homme qui n'a pu mettre en pratique les différentes religions. Notre problème essentiel vient de ce que l'homme s'est fait l'ennemi de l'homme. C'est pourquoi je pense que si des régimes peuvent se donner telle ou telle appellation, ce n'est pas cette appellation qui fait problème, mais bien l'égoïsme de l'homme.

— Pourrions-nous demander à Mme Chantharasy de nous dire quelques mots pour conclure ?

— Mme Chantharasy : Je crois que les mères de toutes nations et de toutes tendances ont besoin de la paix, parce que toutes nous souffrons beaucoup.

L'Asie a une culture très riche. Nous voulons pouvoir élever nos enfants, les préparer à vivre en hommes libres, dans la vérité, à chercher ce qui est juste au lieu de se donner des raisons de recourir à la violence. Surtout ils doivent trouver le courage de se pardonner mutuellement et avoir le cœur libre pour pouvoir bâtir l'avenir ensemble.

Nous aimerions aussi remercier tous les pays qui aident notre région et qui prennent soin de nos réfugiés. Nos remerciements s'adressent en premier lieu à la France.

Enfin, en ce qui concerne le Viêt Nam, je pense que ses habitants souffrent aussi parce que leurs familles sont souvent séparées, les maris étant envoyés au front. Ils connaissent la guerre depuis longtemps. C'est pourquoi je pense que nous n'avons pas de raisons de nous opposer.

Propos recueillis par
JEAN-JACQUES ODIER

LA PASSION D'ÉDITH STEIN

juive, carmélite et martyre

Dans son livre *Comme l'or purifié par le feu*, qui vient d'être réédité, quarante ans après la libération de la France, Elisabeth de Miribel, gaulliste de la première heure, qui séjourna elle-même au Carmel, retrace la vie exceptionnelle de la carmélite allemande Édith Stein.

Née à Breslau, aujourd'hui Wrocław, elle est la septième enfant d'une famille juive à la foi profonde et intransigeante. Son père tenait un négoce de bois ; sa mère, qui croyait en Dieu de tout son cœur, sut développer les qualités des siens dans une atmosphère de noblesse morale pénétrée des exemples de la Bible. « Chez nous, écrit Édith, il n'était guère question de principes d'éducation, nous lisions à livre ouvert dans le cœur de notre mère pour savoir comment nous comporter. Maman nous enseignait l'horreur du mal. »

Édith n'avait pas deux ans lorsque son père mourut. Sa mère, d'une énergie hors du commun, reprit l'affaire qu'elle réussit à faire prospérer après une période difficile et encouragea tous ses enfants à pousser leurs études aussi loin que possible.

La jeune Édith se montre extrêmement douée sur le plan intellectuel. Elle apprend le français, l'anglais et l'espagnol et à lire le latin, le grec et l'hébreu.

À l'université, elle découvre avec passion la philosophie et est illuminée par un livre, pourtant très ardu, du grand philosophe Edmond Husserl, *Les recherches logiques*.

À Göttingen, puis à Fribourg-en-Brisgau, elle devient la meilleure élève, puis l'assistante de Husserl, en qui elle salue « le maître incontesté de notre temps ».

« En elle, tout est vrai »

Ce jugement de Husserl sur Édith n'est jamais démenti, même quand leurs chemins divergent. La philosophie de Husserl, la phénoménologie, ne veut être qu'une voie, une méthode permettant aux hommes de retrouver l'absolu.

Athée jusqu'à vingt et un ans, accompagnant pourtant sa mère à la synagogue « pour ne pas la contrarier », mais ne pouvant se résoudre à croire en l'existence de Dieu, Édith subit l'influence de Max Sheler qui, lui, applique la phénoménologie aux questions de relations concrètes avec autrui. La découverte de ce domaine la met en face

du monde de la foi. La lecture de la vie de sainte Thérèse d'Avila la passionne au point que, le livre fermé, elle se procure un missel et un catéchisme pour commencer seule son instruction.

À trente ans, elle demande le baptême.

Il restait la démarche la plus dure à accomplir : dire sa conversion à sa mère. Elle va droit au but, se rend chez elle, s'agenouille devant elle et lui murmure : « Maman, je suis devenue catholique. » « Alors, cette mère héroïque qui, des années durant, avait tenu tête à l'épreuve avec grandeur [...], cette femme forte sentit tout son courage l'abandonner. Elle pleura pour la première fois devant sa fille, et bientôt les larmes d'Édith se mêlèrent aux siennes. »

« Dès le petit matin, au réveil, nous voudrions nous précipiter vers les tâches qui nous pressent, les œuvres qui nous sollicitent. C'est alors qu'il convient de nous ressaisir, de nous dire : la première heure de la journée appartient au Seigneur. La tâche qu'Il m'indiquera, je l'accomplirai... »

« Me rendant à mon travail, j'y porterai une âme paisible... Reste à nous mettre à l'œuvre, quatre ou cinq heures de suite, s'il s'agit de faire la classe ou d'aller au bureau. La fatigue personnelle, les interruptions imprévues, la turbulence des enfants, la mauvaise volonté des collègues, toutes sortes de facteurs interviendront... »

« À midi, me voilà épuisée, rentrant chez moi pour y trouver quelque souci supplémentaire. Je serais tentée de foncer sur l'obstacle, de me mettre en colère, les sujets d'impatience, de mécontentement, de remords me dévoreront le cœur... Ici encore, il faut retrouver la paix, ne serait-ce qu'un instant... Rien ne doit alors nous détourner de nous enfermer en nous-mêmes, de nous enfuir vers le Seigneur. Il est toujours présent et peut en un instant restaurer nos forces. »

« Le soir venu, prenons-nous comme nous sommes, puis remettons-nous entre les mains de Dieu. Alors nous pourrions nous reposer en vérité. Quant à la journée qui nous attend demain, nous l'aborderons comme une vie nouvelle, où tout recommence... »

Extraits des *Voies du silence*,
d'ÉDITH STEIN

Ne se sentant plus à l'aise à Fribourg, ni dans la philosophie pure, Édith obtient un poste de professeur à l'ombre d'un monastère dominicain, à Spire, et est chargée de cours destinés à la formation des religieux, dont elle partage la vie de retraite et de pauvreté.

« Les voies du silence »

De jour et de nuit, elle passe des heures en prière dans la petite chapelle du couvent.

« Je crois avoir retenu d'elle le témoignage de son silence. Elle agissait sur nous moins par ce qu'elle disait que par ce qu'elle était », dit une de ses élèves ; et une autre : « Nous devinions en elle quelque chose de très rare : la totale harmonie entre l'enseignement et la vie personnelle... »

De cette époque date un essai adressé à ce cercle de femmes catholiques vivant dans le monde et bousculées, comme nous tous, par la vie active et la surexcitation de notre civilisation technique. Cet essai est intitulé *Les voies du silence* (voir encadré).

« La croix est toute lumière »

Édith entre au Carmel de Cologne, dans l'ordre le plus dépouillé et le moins intellectuel. Elle, si douée pour la parole, l'écrit et l'enseignement, cherche une autre dimension de la réalité, celle du recueillement et du silence. C'est là son message essentiel.

Elle entre au couvent au moment où Hitler commence son ascension et où les Juifs souffrent la persécution. C'est là, à Cologne, puis à Echt, en Hollande, où elle s'est réfugiée après que la synagogue de Cologne a été brûlée, qu'Édith Stein, devenue sœur Thérèse-Bénédictine de la Croix, réalise sa vocation la plus profonde. Là, bien qu'ayant pris tous les moyens de la prudence humaine pour échapper à la Gestapo, elle est arrêtée, avec sa sœur qui l'avait rejointe, et déportée à Auschwitz où elle mourra dans une chambre à gaz.

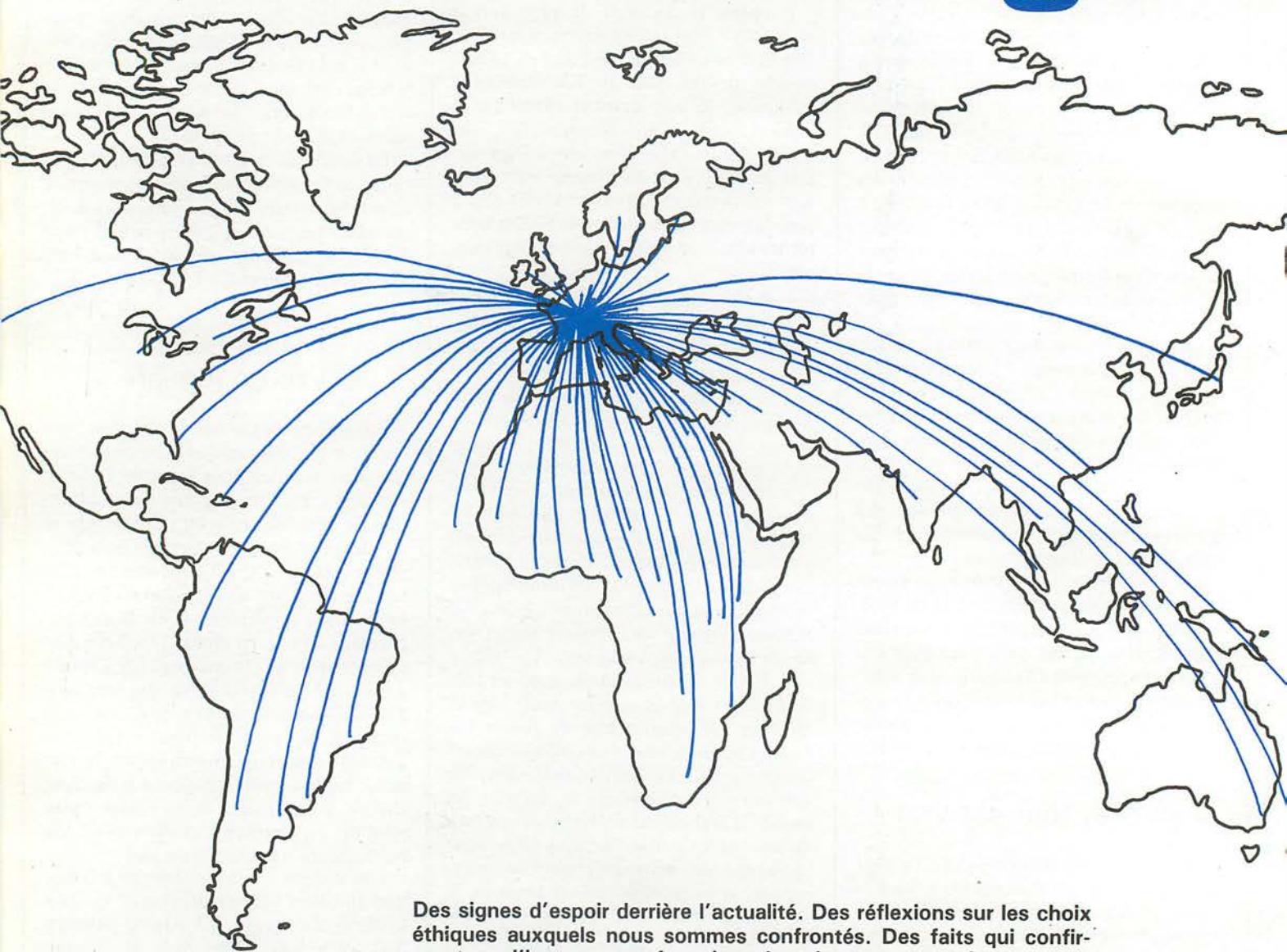
« Mon désir est de prendre part à la passion du Christ », avait-elle écrit. C'est dans le silence du Carmel, des wagons plombés, des fours crématoires que le martyre d'Édith Stein unit mystérieusement la mort ignominieuse du Christ à la mort horrible des Juifs.

Le témoignage qui monte d'elle est celui d'un amour, d'une paix irrépressibles : « Flamme ultime que n'éteint pas le souffle noir, grâce mystérieuse qui sourd de la pesanteur même. »

PHILIPPE LOBSTEIN

Dans 56 pays, on lit...

...changer



Des signes d'espoir derrière l'actualité. Des réflexions sur les choix éthiques auxquels nous sommes confrontés. Des faits qui confirment que l'homme peut être changé et changer son environnement. Tous les mois, seize pages qui aiguillonneront votre courage.

Abonnez-vous

Abonnez vos amis

(voir bulletin en page 2)